

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Titre on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

AP21
N8
C3
P25

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il ne les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

SEPTEMBRE

1er Volume, 17eme et 18eme Livraisons.

QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE P. G. DELISLE

1882

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1. Les blessures (poésie).....S. P.
2. L'accent français en Canada.....A. M.
3. Chronique.....ERNEST GAGNON
4. Les premières missions du Canada.....N.-E. DIONNE
5. Montcalm et le Canada français.....THOMAS CHAPAIS

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,

Revue littéraire bi-mensuelle paraissant le 1er et le 15 de chaque mois, par livraisons de 24 pages chacune.

ABONNEMENT - - - \$3.00 par année.

PROPRIÉTAIRE ET ADMINISTRATEUR :

LOUIS-H. TACHÉ,

P. O. Boîte 945,

Québec.

LES BLESSURES

Le soldat frappé tombe en poussant de grands cris ;
On l'emporte ; le baume assainit la blessure,
Elle se ferme un jour ; il marche, il se rassure,
Et, par un beau soleil, il croit ses maux guéris.

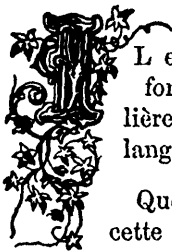
Mais, au premier retour d'un ciel humide et gris,
De l'ancienne douleur il ressent la morsure ;
Alors la guérison ne lui paraît pas sûre,
Le souvenir du fer git en ses flancs meurtris.

Ainsi, selon le temps qu'il fait dans ma pensée,
A la place où mon âme autrefois fut blessée
Il est un renouveau d'angoisses que je crains ;

Une larme, un chant triste, un seul mot dans un livre,
Nuage au ciel limpide où je me plais à vivre,
Me fait sentir au cœur la dent des vieux chagrins.

S. P.

L'ACCENT FRANÇAIS EN CANADA



L est une langue qui, par un caractère fort remarquable, se prête tout particulièrement à l'euphonie ou à la douceur du langage : c'est la langue française.

Quel charme, en effet, que d'entendre cette belle langue rendue par un organe sonore et bien cultivé ! Ne semble-t-il pas que les mots coulent de source, et que c'est la pensée elle-même qui, dans sa suave et calme plénitude, se répand majestueusement, captivant également l'œil et l'oreille de l'auditeur ? Un geste sobre et gracieux, une physionomie digne et animée, fascinent le regard, pendant qu'une parole correcte et naturelle flatte l'ouïe, et transmet à l'entendement la pensée de l'orateur.

Qui d'entre nous n'a eu quelquefois, dans sa vie, l'heureuse occasion d'assister à ces réunions solennelles, véritables fêtes de la pensée humaine, où des hommes supérieurs donnent à un auditoire avide, l'exemple d'un grand talent mis au service d'une sincère et profonde conviction ?

Naguère, aux grandes fêtes célébrées à Québec, en 1880, la grande et belle salle de l'Université Laval

nous a fourni ce magnifique spectacle, dont le témoignage restera dans les annales de la grande école, comme une illustration et comme un hommage. Quel effet aussi, dans ce discours magistral, dont la voix d'un évêque a fait alors retentir les Plaines d'Abraham, jadis témoins des luttes héroïques de nos aïeux !

Que serait-il resté de ces fêtes sans les admirables discours qui nous ont émus et enthousiasmés ? Reconnaissons-le : un beau discours est un événement, et une fête ne serait pas complète s'il ne s'y trouvait une place et un temps pour le déploiement de l'éloquence.

Les diverses langues n'ont pas toutes au même degré, tant s'en faut, les conditions les plus favorables au genre oratoire. Celles où se heurtent souvent, soit des sons consécutifs, soit des articulations consécutives, sont évidemment dans des conditions moins heureuses. Le langage y est comme martelé, à moins qu'on n'y introduise des élisions nombreuses.

La langue française offre généralement un agréable mélange de sons et d'articulations, de sorte que la bonne prononciation du français n'exige pas de grands efforts, et que l'orateur peut réserver pour la pensée qu'il exprime toutes les ressources de son activité et de son énergie.

C'est pour cela, en grande partie, que la langue française est si agréable à entendre ; c'est pour cela que tout orateur français qui voyage à l'étranger trouve, en tous les pays, un auditoire disposé à l'écouter avec empressement, et souvent avec ravissement.

sement; c'est pour cela que les gens instruits de toutes les nations veulent connaître et comprendre cette langue, immortalisée par tant de chefs-d'œuvre.

Aussi avons-nous été charmés, mais non surpris, lorsque les journaux nous ont décrit l'accueil fait à monseigneur Mermillod, évêque d'Hébron, lors de son récent voyage dans les royaumes du nord de l'Europe. L'éminent orateur français a éveillé un élan général vers l'étude des questions religieuses, et il a trouvé des auditeurs empressés, même parmi les protestants de la Hollande, du Danemark et de la Suède.

Elle est donc connue aussi dans ces contrées cette magnifique langue de Pascal, de Massillon et de Bossuet; elle est comprise, elle est aimée, et l'on accourt pour l'entendre. Et il en est ainsi partout.

Demandez à ceux qui ont eu le bonheur d'entendre, ne fût-ce qu'une fois, quelqu'un des princes de la tribune, du barreau ou de la chaire, Montalembert, Berryer, Lacordaire, demandez quelle a été leur impression. Ils vous diront qu'ils regardent comme un de leurs plus beaux jours celui où il leur a été donné de recueillir cette parole qui passera aux siècles futurs, pour devenir un texte classique; ils vous diront que le lieu, l'auditoire, l'orateur, se conservent en un souvenir ineffaçable, qui à lui seul est une jouissance.

Constatons ici un fait d'une grande importance: le charme qui s'attache à l'audition de la langue française tient en grande partie aux conditions d'eupho-

nie que nous avons déjà signalées ; mais encore faut-il que cette belle langue soit bien interprétée ; nous recherchons, dans les orateurs, la correction du langage et la pureté de l'accent, qualités qui ne s'acquièrent que par la fréquentation des personnes ayant elles-mêmes un langage pur et élégant, par lequel on est instinctivement entraîné à l'imitation : sans même s'en apercevoir, on répète en son particulier, en cherchant à reproduire jusqu'à l'intonation, les formules et l'accent qu'on a été charmé d'entendre ; mentalement, et presque sans le vouloir, on les entend encore et l'on en prolonge la jouissance.

Cet effet est tellement sûr que, si l'on fréquente d'une manière continue des personnes habituées à un langage pur et correct, on s'y forme insensiblement et sans effort.

Remarquez que nous disons : un langage *pur et correct*, et non pas un langage *orné*. Le bon langage, en effet, est remarquable par sa simplicité : les adjectifs et les adverbes ne s'y montrent que lorsqu'il faut exprimer une qualité de l'être ou de l'action ; le genre prétentieux tourne vite au ridicule. Enfants, étudiants, nous n'allions pas au delà de la forme, et nous appelions *beau* tout passage où se trouvaient de grands mots ; devenus hommes, nous voulons la grandeur dans la pensée, la précision et la simplicité dans l'expression ; et c'est par l'exactitude de la construction, la parfaite propriété des termes, que nous voulons reconnaître la clarté et la limpidité de l'idée. Aimons donc à fréquenter les personnes qui parlent le bon français, et exerçons-nous doucement à imiter leur langage.

Grâce à l'esprit expansif de la France, grâce surtout à son esprit apostolique, nous avons en Canada, principalement dans le clergé, parmi les Sulpiciens, les Jésuites, les Oblats, les Rédemptoristes, un contingent précieux d'orateurs formés en France ou en Belgique, sous l'influence directe du véritable accent français.

D'autre part, la plupart des professeurs de l'Université Laval ont voyagé en Europe, et ont fait en France un séjour plus ou moins long ; l'Université a même eu des professeurs français ; le principal de l'École normale Laval a séjourné en France tout exprès pour s'imprégner de l'accent français ; enfin, en Canada comme en France, les communautés de femmes, presque toutes vouées à l'enseignement, se distinguent par la correction du langage et par la pureté de l'accent.

Ajoutons encore que le Canada se trouve, sous un certain rapport, mieux partagé que la France, où la langue officielle fait place, en bien des endroits, à des idiomes enracinés depuis des siècles ; là, l'enfant ne connaît que son patois, et pour lui le français est une langue étrangère, qu'il n'apprend qu'à l'école. Il y a des paroisses où l'on se confesse en patois, où le curé prêche en patois. En Bretagne il y a des gens qui ne peuvent comprendre ni parler le français, et les actes de l'autorité administrative sont affichés en français et en breton. Il faut dire, à la décharge de cette province, qu'elle est, par sa position, plus séparée que les autres du reste de la France, à laquelle elle n'a été réunie qu'au XVI^e siècle, et que

d'ailleurs les Bretons parlent une vraie langue, et non un patois ou une corruption du français.

Il n'en est pas de même ici, où aucun patois n'existe, et où tous les Canadiens proprement dits parlent français, quoique avec quelques imperfections.

L'ensemble des conditions est donc des plus favorables à la propagation et au perfectionnement de la langue française en Canada, et tout spécialement dans la province de Québec. Les prédications, les conférences, les leçons, les lectures en famille, tout peut contribuer à ce résultat, qui en produira d'autres non moins heureux, par la diffusion des saines doctrines et des connaissances utiles.

Tenons-nous donc, Canadiens-Français, fidèlement attachés à l'usage de notre langue nationale. N'employons une autre langue que par nécessité. Veillons à ce que nos enfants l'apprennent et la parlent; que nos enseignes, nos dépêches, nos factures, soient données en français; s'il faut une enseigne ou des indications en anglais, que tout soit répété en bon français. En un mot, faisons-nous un point d'honneur de parler la langue de nos pères, et soyons convaincus que sa culture contribuera puissamment à réaliser pleinement cette formule que nous aimons à redire :

NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE, NOS LOIS.

A. M.



CHRONIQUE



DANS ma dernière chronique, j'ai dit quelques mots du découvreur du Canada, du "grand Jacques Cartier," qui,

" N'ayant pas de métier,
Partit un jour de France
Pour courir une chance..... "

comme l'a dit et même écrit le bon Père Lacasse. Aujourd'hui je rappellerai le souvenir d'autres hommes qui ont illustré le nom français sur la terre d'Amérique.

Il n'appartient pas à la simple chronique de raconter les exploits des héros : je veux seulement communiquer au lecteur une description des costumes et drapeaux des huit régiments qui combattirent sous Montcalm et Lévis dans les derniers jours de la domination française en Canada,—description empruntée à l' " Abrégé de la carte militaire de France " de Leman de la Jaisse, et que je dois à l'aimable obligation de M. Charles de Bonnechose, l'auteur couronné de *Montcalm et le Canada français*. Voici :

La Reine.—Création en 1661; uniforme: habit gris blanc, paremens rouges, boutons d'étain plats, façonnés, et chapeau bordé d'argent.

Six drapeaux, dont un blanc colonel et cinq d'ordonnance, vert et noir, par opposition, et les croix blanches semées de fleurs de lys d'or, avec quatre couronnes d'or au milieu.

La Sarre.—Création en 1651; uniforme: habit gris blanc, paremens bleus, boutons de cuivre et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel et deux d'ordonnance, rouge et noir, par opposition, et croix blanche.

Guyenne.—Création en 1684; uniforme: habit gris blanc, paremens rouges, boutons de cuivre et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et deux d'ordonnance, vert et isabelle, par opposition, et croix blanche.

Berry.—Création en 1684; uniforme: habit gris blanc, paremens rouges, boutons de cuivre, doubles poches en long et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et deux d'ordonnance, violet et isabelle, rayés, par opposition, et croix blanche.

Béarn.—Création en 1684; uniforme: habit gris blanc, paremens rouges, boutons de cuivre ronds, trois sur chaque manche et trois sur chaque poche, en long, et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel et deux d'ordonnance, isabelle et rouge, par opposition, et croix blanche.

Royal Roussillon.—Création en 1655; uniforme: habit gris blanc, paremens bleu de Roi, boutons de cuivre plats et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et croix blanche semée de fleurs de lys d'or, ainsi qu'aux deux drapeaux d'ordonnance, bleu, rouge, vert et feuilles mortes, par opposition.

Artois.—Création en 1610 ; uniforme : habit complet gris blanc, boutons de cuivre, manches en bottes et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel et deux d'ordonnance, jaune et bleu, par opposition, et croix blanche.

Languedoc.—Création en 1672 ; uniforme : habit gris blanc, parements bleus, boutons de cuivre ronds et chapeaux bordés d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel et deux d'ordonnance, violet et feuilles mortes, par opposition, et croix blanche.

Ces huit régiments étaient à Carillon.

Le drapeau rapporté de l'expédition du lac Champlain par le P. de Bercy et suspendu à la voûte de l'église des Récollets, à Québec, était, vraisemblablement, une des bannières des milices canadiennes.

J'ai donné ailleurs un couplet composé par quelque facétieux du siècle dernier à propos de la défaite des Anglais à Carillon. En voici une autre version :

Connaissez-vous Monsieur Montcalm,
 Grand général,
 Qui est monté sur son grand ch'val,
 Bel animal,
 Qui défait ces pauvres Anglais,
 A Carillon,
 Capitale du Canada,
 En arrièr' de Boston !.....

Ces "pauvres Anglais," commandés par Abercrombie, se battaient fort bien. Ils étaient cinq contre

un des nôtres, mais il n'est jamais déshonorant de se faire battre par des Français.

Que les temps sont changés ! Aujourd'hui nous combattrions volontiers pour le drapeau britannique.

Nous l'avons même déjà fait.

Crémazie a peint, en ces deux vers, notre position vis-à-vis de l'Angleterre et de la France :

Chacune a maintenant une part de nous-mêmes :
Albion notre foi, la France notre cœur.

Depuis que cela a été écrit, il ne faut pas se cacher que l'Angleterre a su conquérir un peu plus que notre foi... C'est, du reste, le temps de lui dire de ces choses-là : elle vient de vaincre Arabi Pacha en Egypte, et, selon l'aphorisme parisien, "rien ne réussit comme le succès."

La récente victoire de l'Angleterre est-elle bien définitive ? On parle d'un personnage, inconnu des télégraphistes, qui commande à une armée et qui se donne comme prophète. Il vient du sud ou de l'ouest de l'Egypte. Les hommes que le khédive veut envoyer à sa rencontre refusent de marcher ! Est-ce un nouveau *fléau de Dieu* qui s'avance ? S'il en est ainsi, il faudra peut-être plus que des généraux, des diplomates et des banquiers pour le combattre. L'histoire se répète, et, comme au temps d'Attila, ce sera peut-être la prière de Léon qui sauvera le vieux monde.

Pour le quart d'heure, "les Anglais sont contents."

Moi aussi.

Que va-t-on faire d'Arabi Pacha? Que va-t-on faire surtout du général Wolseley, que l'on a tant encensé prématurément, et qui, à coups d'épée ou à coups de livres sterling, a enfin remporté un succès sérieux? Nous verrons cela bientôt.

En attendant, la comète, présage de guerre et de bon vin, se pavane dans l'azur du ciel, avec sa queue de trente-six millions de lieues, juste mesure, sans troubler la marche des autres astres, ni l'ordre des saisons de notre pauvre terre.

Ceci est une transition un peu tirée par la queue pour arriver à dire que l'été s'est enfui :

V'là l'automne qu'est arrivé,
Tous les voyageurs vont monter !

Il faut être Canadien pour comprendre ce que ce mot "voyageur" veut dire ici.

J'ai tenu les "forestiers" et les "voyageurs" pour de rudes mais admirables natures, jusqu'à ce qu'un poète, M. Le May, soit venu rompre le charme en les montrant sous un jour extrêmement défavorable.

M. J.-C. Taché, un prosateur, les avait poétisés; M. Le May, un poète, les a découronnés sans façon et les a représentés comme des types plus que vulgaires.

Les grands bois, les lacs immenses, les rivières pleines d'abîmes et de mystères, le vent du soir, les

horizons infinis, est-ce que tout cela ne disait rien à l'âme de nos intrépides voyageurs? On me dit que M. Le May est dans le vrai, mais qui me rendra le forestier poétique et presque dévôt de M. Taché!

Il ne faut pas confondre le voyageur traiteur avec le voyageur homme de chantier. M. Le May n'a parlé que de ce dernier.

Il y a quelques années, un touriste français, M. le comte de Turenne, visita le Nord-Ouest canadien, et, dans un récit qu'il fit de son voyage, il exalta le courage des Franco-Canadiens, les premiers pionniers de ces vastes et lointaines solitudes. Il nomma plusieurs de ces hardis coureurs de bois, entr'autres le "célèbre René," qui donna son nom, disait-il, à une rivière et à un lac magnifique, etc., etc. A quelque temps de là, lord Dufferin, au début d'un voyage au Nord-Ouest, payait, lui aussi, son tribut d'éloges aux anciens "voyageurs" canadiens, et, dans un discours officiel, il faisait, sur la foi du comte de Turenne, une mention spéciale du "célèbre René." Or, en avançant vers l'Ouest, le noble lord arriva au Lac à la Pluie, *Rainy Lake*, et il apprit avec consternation que c'était le même lac que le comte de Turenne avait appelé lac *René*!... \

De René, coureur de bois, il n'y avait pas plus de trace que sur la main!...

Cependant le discours du gouverneur-général était imprimé, et le "célèbre René" offert à l'admiration des Canadiens de notre siècle et de tous les siècles!

Que faire? En homme d'esprit, le distingué touriste signala lui-même son erreur et en rit tout le premier.

Et voilà comme on écrit l'histoire!

Je tiens cette anecdote de lord Dufferin lui-même, ce fin diplomate qui, de son ambassade de Byzance, ou Stamboul, ou Constantinople, comme vous voudrez, fait aujourd'hui la pluie et le beau temps dans le ciel de la politique orientale.

ERNEST GAGNON.



LES PREMIERES MISSIONS DU CÂNADA.

I.

QUÉBEC



LES premiers desservants de la paroisse de N.-D. de Québec furent les pères Récollets d'abord, et puis les Jésuites. Arrivés en Canada, les Récollets en 1615, et les Jésuites en 1625, ils se partagèrent tour à tour la besogne de pasteurs des âmes dans la petite ville, qui ne comptait alors qu'une poignée de personnes.

Québec ne fut d'abord qu'une pauvre mission, où l'on ne célébrait la messe que dans de bien humbles chapelles.

Depuis l'époque de son érection jusqu'en 1629, la chapelle de Québec, que le P. Dolbeau, récollet, et Samuel de Champlain avaient construite en 1615, servit aux offices du dimanche. Cette chapelle étant détruite lorsque Champlain revint à Québec en 1633, après une absence de quatre années, celui-ci fit ériger Notre-Dame de Recouvrance, à la haute ville, près du terrain occupé par le presbytère actuel. Ce fut la seule église paroissiale jusqu'en 1640, lorsqu'un incen-

die désastreux la consuma entièrement, en même temps que la chapelle de Champlain, où on avait précieusement déposé les restes de M. de Gand, du P. Raymbault et du premier Gouverneur de la colonie.

Depuis lors jusqu'en 1650, il n'y eut pas d'église paroissiale proprement dite, ni de curés, car les Jésuites faisaient seuls l'office de desservants. Une nouvelle église était cependant alors en voie de construction. Commencée en 1647, elle ne fut terminée que dix années plus tard. " On commença à Noël (1659), " dit la *Relation*, à y faire l'office avec un ordre et une " majesté qui augmentent la dévotion." Ce fut le Père Poncet, jésuite, qui y dit la première messe, le 24 décembre 1659, et qui la bénit, *eam benedixit*. Suivant le texte du *Journal des Jésuites*, le même Père y célébra aussi la messe de minuit.

Depuis l'incendie de N.-D. de Recoüvrance on faisait l'office dans une maison prêtée par la Compagnie des Cent-Associés. Les Jésuites étaient les seuls religieux qu'il y eût au pays, et jusqu'en 1657 ils remplirent les fonctions de curés ou desservants, sans en avoir reçu officiellement les titres. M. de Quey-lus qui fut chargé de la cure le 12 septembre 1657, était arrivé à Québec le 29 juillet précédent, accompagné de trois ecclésiastiques, et avait d'abord résidé à Montréal. Il ne fut pas non plus curé en titre, bien qu'il remplît toutes les fonctions curiales.

Ce ne fut donc qu'après l'arrivée de Mgr de Pétrée à Québec, et même plusieurs années plus tard, qu'il y

eut un curé titulaire de la paroisse de Notre-Dame de Québec.

Le 8 août 1658, les Jésuites firent signifier leur patente de grands-vicaires à M. de Queylus, qui s'en retourna à Montréal. Les fils de saint Ignace prirent soin de la paroisse jusqu'au mois d'août de l'année suivante, lors de la nomination de M. Torcapel par Mgr l'évêque de Pétrée. " Le jour de la Circoncision de l'année suivante (1660), écrit le *Journal des Jésuites*, M. l'Évêque montant en chaire, fit un discours d'une demi-heure sur la Circoncision et le Nom de Jésus, où à la fois ayant apostrophé saint Ignace, il conclut que pour juste reconnaissance des services que l'espace de 30 ans les Jésuites avaient rendus à la paroisse, dont ils avaient eu le soin et la conduite, les vêpres et le sermon ce jour-là ne se diraient à la paroisse, mais que processionnellement on irait chez eux tous les ans."

On peut donc déclarer, à la gloire de ces premiers apôtres de la foi en Canada, que non seulement ils évangélisèrent les sauvages dispersés sur tous les coins du pays, mais qu'en vertu d'amples pouvoirs, revêtus de l'autorité de l'Archevêque de Rouen, ils apportèrent à l'agrandissement matériel et au développement de la foi dans les villes naissantes de la colonie, toute la force et toute l'énergie de leur dévouement, et les exemples des plus belles vertus chrétiennes.

À l'arrivée de Mgr de Pétrée, les Jésuites abandonnèrent donc le service de la paroisse de Notre-Dame de Québec; il va sans dire qu'ils n'oublièrent pas de pro-

téger les colons, et de leur ouvrir à deux battants les portes de leur église et les grilles de leurs confessionnaux. Durant cette période, qui s'étend de 1625 à 1659, les Jésuites explorèrent le vaste domaine confié à leurs soins, et leur champ d'action était bien vaste, pas assez vaste encore pour l'ambition qu'ils mirent à conquérir des âmes à Dieu. Leur but en venant au Canada n'était pas tant de sauvegarder la foi chez les colons de Québec, de Trois-Rivières et de Ville-Marie, qui se montraient animés de si bonnes dispositions, que d'évangéliser les Sauvages, ces âmes plongées dans les plus profondes erreurs du paganisme ; c'était tout un royaume à conquérir, et ils étaient bien peu nombreux les religieux armés du bréviaire et du chapelet qui risquèrent leur vie pour aller porter la parole du Christ dans tous les coins de ce pays plongé dans la barbarie.

Une nation surtout avait attiré sur elle les regards de la Providence. Ses bonnes dispositions à l'égard du roi de France et de ses envoyés, lui valurent le privilège d'une conversion presque générale. Les Jésuites furent les instruments privilégiés de Dieu dans la réalisation de cette œuvre merveilleuse.

Les Hurons, harcelés depuis nombre d'années par des ennemis puissants et nombreux, devaient tôt ou tard succomber. Ils avaient frappé quelques grands coups à l'aide des français, mais livrés à eux-mêmes, il leur fallait ou fuir leurs bourgades ou aller à une destruction inévitable. Les missionnaires comprirent bien qu'en faisant cause commune avec cette nation affaiblie, ils s'enseve-

liraient dans la ruine commune, et qu'ils périraient victimes, ou de la cruauté d'un ennemi juré de la robe noire, ou de la perfidie d'un allié que le malheur rendait méchant. Mais c'était une bien mince considération que celle-là ; il y avait là des âmes à sauver, des cœurs déjà attendris au contact de la charité des pères Récollets, et mieux valait mourir, que de laisser ces barbares en proie à l'infidélité. De là ces vocations providentielles de nos missionnaires martyrs, qu'on appelle Jean de Brébœuf, Antoine Daniel, Gabriel Lalemant, Noël Chabanel, Charles Garnier.

Sauver une âme à Jésus-Christ, c'est déjà beaucoup. Sauver un peuple tout entier, c'est là quelque chose qui dépasse toute conception, et ce n'est que par l'intervention spéciale de la Providence que l'homme peut opérer un semblable miracle.

Mais laissons de côté pour le moment ces missions lointaines, quitte à y revenir plus tard, pour diriger nos regards ailleurs. J'ai déjà fait la part des Jésuites, part assez large ce me semble. Il y a encore les Pères Récollets, qui eurent l'honneur d'être appelés les premiers dans la Nouvelle-France. J'ai déjà mentionné le nom du Père Dolbeau ; mais il ne fut pas le seul à se dévouer pour la mission de Québec. Les pères Le Caron, Jamay, Poulain, Huet, Le Baillif, Galleran, Piat, Viel, Laroche D'Aillon, le frère Sagard, rendirent des services signalés dans les postes qui alors n'étaient pas nombreux. C'étaient Tadousac, Trois-Rivières, la Rivière des Prairies et le Sault-St-Louis. Ces pauvres missionnaires,

avaient à lutter non seulement contre les sauvages, mais aussi contre les commerçants, qui avaient juste autant de religion qu'il en faut pour ne pas être des païens. Se sentant un peu portés au découragement, ils demandèrent aux Jésuites de France, par la bouche de Champlain, de venir partager leurs travaux. Leur supplique fut entendue, et six missionnaires furent immédiatement envoyés à la Nouvelle-France. De ce nombre étaient trois frères coadjuteurs, et trois pères : Lalemant, Masse et de Brébœuf. Le P. Masse venait pour la deuxième fois dans le Canada, qu'il appelait sa Rachel, parce qu'il avait soupiré après elle pendant quatorze ans, comme Jacob pour Rachel. Le choix qu'on fit du P. Lalemant était des plus heureux. Il se retirait du collège de Clermont, où il devait retourner dix ans plus tard, après avoir traversé huit fois l'Atlantique, subi deux naufrages, et donné de tels exemples de vertu et de prudence, qu'il fut proposé pour être évêque du Canada.

Le plus jeune de ces trois Jésuites était le P. de Brébœuf, mais ce fut celui qui donna les plus beaux exemples d'héroïsme. En vingt années de travaux il recueillit la triple couronne de la sainteté, de l'apostolat et du martyre. "Sa droiture d'esprit, a écrit le P. Martin, et une grande maturité de jugement le rendaient très propre au conseil. Ces qualités furent tout le secret de sa prudence, qui était remarquable. A ces avantages il joignait dans l'action une énergique patience, invincible à tous les obstacles." Il a écrit de lui-même : On me brisera plutôt que de me faire violer mes règles;" et ailleurs :

“je suis un vrai bœuf, disait-il en jouant agréablement sur son nom, et je suis né pour le travail.”

Voilà quels étaient ces missionnaires envoyés au Canada par les supérieurs de l'ordre des Jésuites, afin de soulager les Récollets, à qui les ressources ne permettaient pas de lutter avantageusement contre les difficultés qu'on leur suscitait de tous côtés.

Lors de la prise de Québec par les frères Kirkk, les pères Jésuites et Récollets, durent, en conformité des termes de la capitulation, abandonner leurs chères missions, et s'embarquer pour l'Europe. C'était à la date du 9 septembre 1629 que partirent les PP. Jésuites Jean de Brébœuf, Ennemond Masse, Anne de Nouë, et les Récollets du nom de J. Le Caron, Jos. de la Roche D'Aillon, Denis Jamay, Jean Dolbeau, P. Huet, G. Poulain, G. Galleran. Plusieurs braves missionnaires avaient déjà payé de leur vie leur dévouement à la religion, entre autres le P. Noyrot, le P. N. Viel, le frère Pacifique Du Plessis. Le premier, en arrivant au Canada en 1629, en compagnie du P. de Vieux-Pont, trouva la mort dans les flots du Golfè St-Laurent, après une horrible tempête. Il était venu à Québec pour la première fois en 1626 avec le P. Anne de Nouë.

Le P. Nicholas Viel était au pays depuis le 28 juin 1623, et mourut en 1625. Les autres missionnaires de l'ordre des Récollets ne revinrent que plus tard au Canada, puisqu'on leur refusa la permission de le faire dès 1632; mais les Jésuites, à qui on confia le soin des missions de la Nouvelle-France, se dévouèrent avec le plus sublime dévouement, et

recueillirent une ample moisson évangélique. Leur maison à Québec était organisée sur un excellent pied, et tous ces apôtres rivalisaient de zèle pour amener les âmes à Dieu.

II

LES SUPÉRIEURS DES JÉSUITES

depuis 1611 jusqu'en 1659.

En racontant les grandes œuvres accomplies par les missionnaires jésuites dans la Nouvelle-France, il n'est que juste de rappeler à la mémoire de nos compatriotes les noms de ceux qui furent préposés à la tête de ces missions, c'est-à-dire des supérieurs, tous hommes extrêmement distingués. La preuve se trouve dans les rapports ou relations qu'ils adressaient annuellement à la maison-mère, en France, au Provincial des Jésuites. Ce sont ces rapports qui forment les "Relations des Jésuites," et dont Charlevoix fait l'éloge suivant :

" Comme ces Pères étaient répandus dans toutes les nations avec qui les Français étaient en commerce, et que leurs missions les obligeaient d'entrer dans toutes les affaires de la colonie, on peut dire que leurs mémoires en renferment une histoire fort détaillée. Il n'y a pas même d'autre source où l'on puisse puiser pour être instruit des progrès de la religion parmi les Sauvages, et pour connaître ces peuples dont ils parlaient toutes les langues.

“ Le style de ces “ Relations ” est extrêmement simple ; mais cette simplicité même n’a pas moins contribué à leur donner un grand cours, que les choses curieuses et édifiantes dont elles sont remplies.” (1)

Les Jésuites qui ont rempli la charge de Supérieurs à Québec de 1625 à 1659 se classent dans l’ordre suivant :

Le Père Charles Lalemant.....	1625-1629
“ Paul Le Jeune.....	1633-1639
“ Barthélemy Vimont.....	1639-1644
“ Jérôme Lalemant.....	1644-1650
“ Paul Ragueneau.....	1650-1653
“ F. Joseph Le Mercier.....	1653-1656
“ Jean Dequen.....	1656-1659

Une notice biographique de chacun de ces hommes éminents intéressera sans doute les lecteurs des *Nouvelles Soirées*. Ce travail n’aurait-il pour effet que de rendre plus complètes les notes d’un érudit de renom, et sur lequel la tombe vient de se fermer, M. le Dr O’Callaghan, qui a fait un travail consciencieux mais souvent inexact sur le compte des premiers missionnaires Jésuites de la Nouvelle-France, que ce serait déjà un grand point de gagné.

1625-1629

P. CHARLES LALEMANT

Ce Père naquit à Paris, en 1587, et entra à 20 ans dans la compagnie de Jésus. Deux de ses frères,

(1) Histoire de la Nouvelle-France, I, XLVIII.

Louis et Jérôme, et un neveu, Gabriel, suivirent peu après son exemple, et ces deux derniers travaillèrent longtemps dans les missions du Canada.

Charles y arriva le premier, le 19 Juin 1625 avec les Pères de Brébœuf et E. Masse ; il était nommé supérieur des missions de la Nouvelle-France. Charlevoix dit qu'il était de l'expédition de l'Acadie en 1613, pour la fondation de Pentagoet. Il traversa quatre fois la mer dans l'intérêt de sa chère mission du Canada

En 1635, il prit soin de l'église de Notre-Dame de Recouvrance, à la haute-ville de Québec, et ouvrit la première école pour les enfants français. Il était le confesseur ordinaire de M. de Champlain, il assista à ses derniers moments, et ce fut lui qui célébra le service funèbre du fondateur de Québec.

En 1637, le P. Lalemant retourna en France pour ne plus revenir au Canada ; en 1640 il fut nommé procureur des missions de la Compagnie de Jésus. Il fut successivement recteur des collèges de Rouen, de la Flèche et de Paris, supérieur de la maison professe de cette dernière ville. Il y mourut le 18 novembre 1674, à l'âge de 87 ans.

Le P. Charles a écrit une relation ou lettre intéressante sur le Canada, insérée sous la date du 1er août, dans le *Mercure Français* de 1626, dans laquelle ce missionnaire donne une notice courte, mais exacte du pays et des premiers travaux des Jésuites au Canada.

Nous avons de lui encore une autre lettre sur ses naufrages, que Champlain a publiée dans l'édition de ses ouvrages de 1632, et quelques ouvrages de spiritualité.

Bien que supérieur de la mission du Canada, de 1625 à 1629, il ne séjourna à Québec que pendant *un* ou *deux* ans.

1633-1639

PAUL LE JEUNE.

Paul Le Jeune peut être considéré comme le père des missions des Jésuites en ce pays, quoiqu'il n'y soit venu qu'en 1632, l'année même de la restitution de Québec à la France. Il naquit en 1592. En 1625, il étudia la philosophie au collège de la Flèche, et ensuite la théologie à Paris. Il fit de si rapides progrès dans ces sciences, qu'il fut choisi peu de temps après, pour supérieur du collège de Dieppe. Dès le début de sa carrière religieuse, il avait nourri dans son cœur le désir d'aller au Canada prêcher l'Évangile aux Sauvages. Les fréquents entretiens qu'il eut à la Flèche avec le P. Masse, qui avait été pris en Acadie par les Anglais, ne contribuèrent pas peu à exciter son ardeur.

Aussitôt après la confirmation du traité de St-Germain-en-Laye, il partit le 14 mai de Honfleur avec le P. Anne de Nouë, et arriva à Québec le 5 juillet 1632. Il passa son premier hiver avec les Sauvages, dont il partagea courageusement les privations et les besoins. En peu de temps, il acquit une

si parfaite connaissance de la langue montagnaise, qu'il put écrire, en sauvage, un catéchisme pour ses néophytes.

En 1634, il établit une résidence à Métaberouste, aujourd'hui les Trois-Rivières, et l'année suivante, il commença à faire l'école aux petits enfants sauvages. C'est lui qui, en 1635, fit l'oraison funèbre de Champlain.

Il se rendit à Montréal en 1645, et y demeura jusqu'au 30 juin 1646. Après avoir rempli la charge de supérieur de son Ordre au Canada depuis 1632 jusqu'en 1639, il travailla encore parmi les Sauvages jusqu'en 1649, époque où il retourna en France, et y remplit la charge de procureur des missions étrangères.

La solidité de son savoir et l'intégrité de son caractère, lui avaient acquis une telle considération aux yeux du gouvernement, que la reine-mère, Anne d'Autriche, exprima un vif désir de le voir choisir pour le premier évêque du pays, où il avait été missionnaire pendant dix-sept ans. Cependant, les règles de son ordre ne le permirent pas, et il mourut à Paris, le 7 août 1664, âgé de 72 ans.

Il a écrit 9 volumes de Relations, de 1632 à 1639. On connaît encore de lui cinq ouvrages, qui traitent de spiritualité; l'un d'eux, *Solitude de 10 jours*, a été réimprimé à Rennes en 1843.

1639-1644

BARTHÉLEMY VIMONT.

Condisciple du P. Le Jeune à La Flèche et à Paris, le P. B. Vimont montra comme lui un grand désir de se consacrer aux missions des Sauvages. Mais ce ne fut qu'en 1629 qu'il put partir de France pour satisfaire l'objet de ses vœux. Il traversa l'océan sur un vaisseau commandé par le capitaine Daniel, qui attaqua et emporta d'assaut le fort du Grand-Cibou, sur l'île du Cap-Breton. Ayant fait naufrage sur l'île de Sable, en Acadie, le 24 août 1629, il vit périr le père Noyrot et dix personnes, sur vingt-quatre dont se composait l'équipage. Il hiverna sur l'île du Cap-Breton, avec le père de Vieux-Pont, pour y prendre soin de la cargaison que le capitaine Daniel y avait laissée après sa victoire sur le capitaine Stuart. Il retourna en France l'année suivante, et ne revint à Québec que le 1er août 1639, comme supérieur des missions. Il était parti de Dieppe, le 4 mai, accompagné de plusieurs missionnaires et des religieuses Ursulines et Hospitalières. Dans ce voyage il éprouva bien des tempêtes et de grands dangers ; le vaisseau faillit être écrasé par une montagne de glace.

Il succéda comme supérieur de la mission du Canada au P. Le Jeune. Dans l'automne de 1641, il accompagna MM. de Maisonneuve et de Montmagny à Ville-Marie, dont ils prirent possession. Et le 18 mai 1642, jour de la fondation de Montréal, il célébra la première messe qui s'y soit dite.

En 1644, il assista au traité de paix conclu aux Trois-Rivières avec les Mohawks ou Agniers. Il donna aux Sauvages un repas somptueux ; cette même année il cessa d'être supérieur de la mission. Deux années après il alla en France pour y demander une nouvelle recrue de missionnaires et de religieuses. Il revint en 1648, et le navire chargé de ce précieux renfort, parti de la Rochelle le 27 mai, arriva à Québec le 19 août.

Après dix années de travaux dans la ville et les environs de Québec, il quitta définitivement le Canada, le 26 octobre 1659, sur le vaisseau du capitaine Poulet, et retourna en France avec l'abbé de Queyulus.

Le P. B. Vimont, pendant qu'il était en charge, avait écrit six volumes des Relations.

1644-1650

JÉRÔME LALEMANT.

Ce jésuite, né vers l'année 1593, était frère de Charles, et oncle de Gabriel Lalemant, qui fut martyrisé en 1649, avec le P. de Brébœuf, par les Iroquois. Il entra dans la compagnie en 1610. Après avoir été régent pendant plusieurs années, et Recteur de plusieurs collèges, il quitta la France pour se rendre dans les missions du Canada, où il arriva le 26 août 1643, et monta, la même année, chez les Hurons, où il demeura jusqu'au 10 septembre 1645. Il avait été nommé supérieur l'année précédente ; mais la lettre qui lui faisait part de cette nomination avait été

interceptée par les Iroquois. Il accomplit les fonctions de supérieur de 1645 à 1650. Dans l'automne de 1650, après la destruction de la nation huronne, il passa en France avec le P. Bressany, pour faire connaître à la compagnie des Cent-Associés la position critique où se trouvaient la colonie et les missions, mais il revint l'année suivante avec M. de Lauzon, gouverneur du Canada.

Parti de nouveau pour la France le 2 septembre 1656, il fut nommé recteur du collège de la Flèche. Cette position ne satisfaisait pas son grand zèle pour le salut des âmes. Il soupirait toujours après le théâtre de ses premiers travaux, et ne cessait de demander la permission de retourner auprès de ses néophytes. L'ayant obtenue, il accompagna, en 1659, l'Évêque de Pétrée, et aborda pour la seconde fois au Canada, où il fut encore nommé Supérieur des missions.

Il mourut dans ce pays, à Québec, le 26 janvier 1674, à l'âge de 80 ans, avec la réputation d'un théologien habile et profond. C'est à lui que les religieuses Ursulines de Québec confièrent le soin de revoir leurs constitutions, pour les adapter aux exigences de leur position dans ce pays. Quoiqu'il eût de grands talents, et beaucoup de science, ses goûts cependant, étaient simples et il préféra toujours enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et aux néophytes.

Nous lui devons trois volumes des Relations [années 1645-46-47-48], outre cinq autres sur le pays des Hurons, où il était connu sous le nom d'Archiendassé.

1650-1653

PAUL RAGUENEAU.

Ce Père, qui succéda au P. Jér. Lalemant dans l'emploi de supérieur des Jésuites au Canada, naquit à Paris, en 1605. Envoyé au collège de Bourges pour y faire une basse classe, il eut le bonheur d'y finir ses études sous la direction du P. Louis Lalemant, qui avait la réputation d'être le plus habile maître qu'eût alors la Compagnie en France. Les progrès qu'il fit dans la spiritualité, furent des plus remarquables, et après avoir été ordonné prêtre, il pria aussitôt ses Supérieurs de l'envoyer dans les missions Sauvages. Ses vœux furent exaucés, et en 1636 il quitta la France pour le Canada, où il arriva le 28 juin. Il se rendit l'année suivante au pays des Hurons, où il fut nommé *Aondécheté*. Trois ans après il descendit aux Trois-Rivières, et M. de Montmagny le chargea d'une ambassade vers un parti d'Iroquois campés près de là; mais en 1641, il retourna chez les Hurons, où il resta jusqu'en 1650, époque où il conduisit à Québec les restes de la nation huronne qui avaient échappé au massacre des Iroquois. Cette même année il succéda au P. Lalemant comme supérieur de toutes les missions du Canada, et fut remplacé en 1653 par le P. Le Mercier.

Après avoir travaillé pendant plusieurs années à la conversion des Hurons et des Iroquois, et avoir enduré les fatigues et les peines inséparables d'une telle vie, il repassa en France en septembre 1666, où il fut nommé procureur des missions. Il termina à

Paris, le 3 septembre 1680, une vie si pleine de bonnes œuvres et de mérites. Il était âgé de soixante-quinze ans. Sa confiance en Dieu était admirable, et son détachement des choses de la terre était parfait.

Les PP. Poncet et Le Mercier, qui avaient partagé ses travaux, disaient de lui qu'aucun missionnaire n'avait plus contribué au progrès du christianisme dans le Canada, ni mieux mérité le titre d'apôtre.

Charlevoix rend le même témoignage à ses utiles travaux et à son habileté dans la direction des missions. Comme écrivain, il a laissé une vie de la mère Catherine de Saint-Augustin, qui n'a pas cependant reçu l'approbation de tout le monde. Il a écrit quatre volumes des *Relations*, 1649-50-51-52, et une notice très intéressante sur la vie et les travaux du P. Jean de Bréboeuf.

1653-1656

FRANÇOIS JOSEPH LE MERCIER.

Ce jésuite arriva à Québec le 20 juillet 1636, et partit aussitôt pour les missions huronnes, où il fut connu sous le nom de "Chausé" et aussi sous celui de "Teharonhiagannera." Il passa dix-huit ans au milieu de cette tribu, et en 1653 il fut nommé supérieur des missions, charge qu'il occupa jusqu'en 1656. Dans son désir d'établir la foi à Onondaga, il résigna cet emploi avant l'expiration des trois années, et accompagna, en qualité de missionnaire, le capitaine Dupuis et sa colonie, qui allaient fonder un nouvel établissement auprès des Sources-Salées. Les Iro-

quois donnèrent à ce Père le nom de "Achiendasé." Après avoir été chargé de la mission des Trois-Rivières pendant trois ans, il redevint supérieur-général pour la seconde fois en 1665, et il remplit cette charge jusqu'en 1670. Il fut le premier vicaire de Québec, et fit des missions dans la côte de Beaupré. Il quitta ensuite le Canada en 1685, et fut envoyé aux Antilles, où il fut encore longtemps supérieur, et où il mourut en odeur de sainteté.

Les six volumes des Relations qu'il a écrits sont très intéressants, à cause de la connaissance qu'ils donnent des pays de l'Ouest. Ils contiennent peut-être la plus ancienne indication des mines de cuivre du lac Supérieur, qui ont attiré l'attention publique pendant plusieurs années.

1656-1659

JEAN DEQUEN.

Ce Père accompagna le P. Le Mercier au Canada, où il arriva le 17 août 1635. Il fut de suite chargé de l'instruction des enfants français de Québec. En 1628, il se trouvait à la résidence de Sillery avec le P. Le Jeune. Les années suivantes, il visita les missions des Trois-Rivières et de Tadousac, et remontant le Saguenay, il découvrit, le 20 mai 1641, le lac Saint-Jean, appelé en sauvage, "Piegouagami." Le lendemain, 21, les sauvages chrétiens élevèrent, en moins de deux heures, une petite chapelle, et le père y célébra les saints mystères, après avoir confessé

tous les chrétiens, qui furent ravis de voir leur pays honoré par des mystères si vénérables.

Il succéda en 1652 au P. Le Mercier dans la charge de supérieur, et envoya des missionnaires chez les Ottawas.

Ceux-ci furent attaqués par les Iroquois à l'entrée du lac des Deux-Montagnes, près de Montréal, et le P. Garreau, de Limoges, grièvement blessé par eux, vint mourir à Montréal.

Le P. De Quen n'a écrit qu'une relation, qui renferme des détails très importants sur l'établissement des Français à Onéwaga. Il mourut à Québec le 8 octobre 1659, âgé de 26 ans, victime du zèle qu'il avait déployé pendant une épidémie.

N.-E. DIONNE, M.D.

(à continuer)



MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS

MONSIEUR de Bonnechose a publié récemment une cinquième édition de son ouvrage couronné par l'Académie française : *Montcalm et le Canada français*. Cette série de réimpressions est une preuve du mérite de ce livre, et de la sympathie croissante du public, en France, pour notre histoire et notre pays longtemps ignorés. Il y a déjà plus d'un siècle que Montcalm est tombé sous les murs de Québec, et cependant, combien de personnes, dans notre ancienne mère-patrie, connaissaient, avant ces dernières années, les exploits et les vertus guerrières du héros de Carillon ? Parmi les écrivains qui ont combattu cette ingrate indifférence et cette ignorance coupable, M. de Bonnechose a pris un rang à part, en révélant à ses compatriotes la merveilleuse épopée militaire qu'un général français écrivait de son épée, sur les bords du lac Champlain et du Saint-Laurent, tandis que les maréchaux courtisans de Louis XV se faisaient écraser à Rosbach et à Crevelt. Actions immortelles, combats à jamais glorieux, luttes mémorables, qui n'avaient besoin que d'une parole éloquente et d'une plume sympathique pour faire battre d'orgueil les cœurs français, et émouvoir la fibre nationale.

Cette parole éloquente, cette plume sympathique M. de Bonnechose les a mises au service de ce grand sujet; et, sous un titre trop modeste, il a raconté, avec une émotion communicative et dans un style entraînant, le douloureux et dramatique épisode de notre histoire qui s'est terminé par la conquête. L'auteur a été justement couronné par l'Académie française : mais il l'a été aussi par les suffrages reconnaissants du Canada français. Nous avons su gré à ce généreux écrivain d'avoir fait la lumière sur une époque et des actions trop longtemps entourées de ténèbres, et mis au jour le dévouement, la fidélité, le courage indomptable de nos pères, et la grandeur d'âme de leur chef.

Nous voulons essayer de rendre compte de cet ouvrage aux lecteurs des *Nouvelles Soirées*. Nous ne prétendons pas en donner une idée parfaite; mais nous espérons faire naître en ceux qui nous liront, le désir de lier plus étroitement connaissance avec l'auteur et le livre.

En 1748, le traité d'Aix-la-Chapelle, intervenu entre la France et l'Angleterre, avait décidé que les choses seraient remises en Amérique sur le même pied qu'avant les hostilités. Mais, sous la paix officielle, une guerre nouvelle se préparait. L'Angleterre voulait recommencer la lutte, et la France, qui désirait l'éviter, ne pouvait longtemps rester impassible devant les provocations de sa rivale. Un fait curieux, c'est que le signal de la rupture ne fut donné par aucun des deux gouvernements, mais par les colonies elles-mêmes. On se battit en Amérique, sur les

bords de l'Ohio et du lac Saint-Sacrement, avant que les relations diplomatiques fussent interrompues entre les cabinets de Versailles et de Saint-James. L'ambassadeur anglais assistait aux levers de Louis XV et l'ambassadeur français figurait aux réceptions de Georges II, tandis qu'ici anglais et français faisaient parler la poudre. En Europe les ministres des deux nations échangeaient des notes diplomatiques, en Amérique leurs colons échangeaient des balles. M. de Bonnechose fait parfaitement ressortir cette situation originale, de même qu'il fait toucher du doigt la véritable cause de la guerre entre la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre.

Celle-ci n'avait pour territoire que cette partie du continent qui s'étend de l'Atlantique aux Alléghanys. Les colons anglais eurent bientôt défriché et peuplé cet étroit espace. Industrieux et actifs, ils sentirent alors le besoin de l'agrandir, et d'ouvrir à l'accroissement de leur population et à leurs aspirations ambitieuses une plus vaste étendue. Mais la chaîne des montagnes se dressait devant eux comme une barrière. Ils poussèrent leurs explorations à travers ces pics incultes, et, parvenus de l'autre côté, un admirable spectacle apparut à leurs yeux ravis. C'étaient les immenses et fertiles plaines de l'Ouest. "Du haut des rochers stériles de leurs montagnes, dit M. de Bonnechose, à leurs pieds, du côté de l'occident, des espaces sans fin et un océan de verdure : c'était l'Ouest, tel qu'il apparaissait alors dans l'éclat et la fraîcheur de son premier réveil, *avec ses prairies vierges, couvertes de seigle sauvage, d'herbes bleues et de trèfle blanc, au milieu desquels paissaient ensemble des*

troupeaux de buffles. C'était l'Ouest, avec ses campagnes ouvertes, plantées d'arbres fruitiers et délicieusement arrosées par des cours d'eau. Entre tous les paysages de cette terre enchantée, s'il en est un riant et plantureux, c'est l'immense vallée au fond de laquelle coulent pendant trois cents lieues vers le Mississipi, les eaux de l'Ohio ou la Belle-Rivière."

Malheureusement, là comme sur presque tous les points de l'Amérique du Nord, le drapeau de la France avait été arboré le premier. Il s'y trouvait déjà des établissements français, et les gouverneurs des Etats de la Nouvelle-Angleterre ne pouvaient espérer envahir toute cette région sans combat. Or pour les anglo-américains, l'Ouest c'était l'avenir. Ils n'hésitèrent donc pas à commencer les hostilités. Au printemps de 1754, un régiment de volontaires virginiens, commandé par un jeune lieutenant-colonel de vingt-deux ans, franchit les Alléghany et s'avance dans la vallée de l'Ohio. M. de Contrecoeur, gouverneur du fort Duquesne, envoie un des ses officiers, M. de Jumonville, au devant des ennemis, pour les sommer de rebrousser chemin. Le 28 mai 1754, au lever du jour, M. de Jumonville et sa petite escorte se voient entourés par les compagnies virginiennes, et malgré son titre et sa mission de parlementaire, l'officier français est tué avec plusieurs de ses compagnons. Le reste est fait prisonnier. A la nouvelle de cet odieux attentat, M. de Contrecoeur donne six cents canadiens et cent sauvages à M. de Villiers, frère de M. de Jumonville, pour tirer vengeance de ce meurtre. M. de Villiers, s'élançant à la poursuite de l'ennemi, le rejoint au fort

Nécessité, élevé par les Anglo-Américains, sur les bords de la Monongahéla, et les force à une capitulation au bas de laquelle on lit le nom de Georges Whashington, lieutenant-colonel des milices virginiennes.

La paix n'était plus qu'un mensonge officiel. La prise de l'*Alcide* et du *Lis* par la flotte anglaise, après un combat acharné, brusqua la situation. La guerre fut formellement déclarée. L'Angleterre envoya à ses colonies le général Braddock pour commander les troupes régulières et les milices coloniales. Le baron Dieskau eut le commandement des forces françaises.

Braddock avait reçu instruction de s'emparer du fort Duquesne. Il s'avança dans la vallée de l'Ohio avec deux mille deux cents hommes. Le 9 juillet, à trois lieues du fort, il rencontra un corps de deux cent cinquante français et de six cent cinquante sauvages, commandés par M. de Beaujeu, et envoyés pour arrêter dans sa marche l'armée anglo-américaine. La bataille s'engagea, et dura près de quatre heures. Elle se termina par la défaite complète de Braddock, qui fut tué dans l'action. Toutefois cette glorieuse victoire fut compensée par l'échec que nos troupes éprouvèrent au lac Saint-Sacrement, où le baron Dieskau fut blessé et fait prisonnier.

Telle était la situation au début de l'année 1756. La guerre longtemps prévue par les esprits clairvoyants était enfin commencée. Elle ne pouvait finir, comme celles qui avaient ensanglanté déjà les colonies de la France et de l'Angleterre, par un traité et un remaniement de frontières. Non ; c'était une

lutte suprême, une lutte décisive qui s'engageait, et l'enjeu de cette lutte, c'était la domination exclusive de l'une ou l'autre des deux nations rivales dans l'Amérique du Nord. Les anglo-américains ne pouvaient vivre tranquilles tant que le drapeau français flottait sur les murs de Québec, et que les partis canadiens menaçaient leurs établissements.

Qu'allait faire la France pour défendre ses possessions ? Rien ou presque rien. La guerre d'Allemagne absorbait toutes les énergies du misérable gouvernement de Louis XV, qui semblait considérer la Nouvelle-France comme un embarras et un fardeau. Durant toutes les campagnes qui suivirent, il n'y eut jamais dans la colonie plus de six mille soldats de troupes régulières, tandis que l'effectif de l'armée anglaise s'éleva jusqu'à trente mille hommes.

Le seul acte dont on puisse louer le gouvernement français, c'est le choix qu'il fit de généraux et d'officiers tels que Montcalm, Lévis, Bouchard, Bougainville. Le 25 janvier 1756, le ministre d'Argenson écrivait à M. de Montcalm la lettre suivante : "Peut-être ne vous attendiez-vous plus, Monsieur, à recevoir de mes nouvelles au sujet de la dernière conversation que j'ai eue avec vous le jour que vous m'êtes venu dire adieu à Paris. Je n'ai pas cependant perdu de vue un instant, depuis ce temps-là, l'ouverture que je vous ai faite alors, et c'est avec le plus grand plaisir que je vous en annonce le succès. Le roi a donc déterminé sur vous son choix pour vous charger du commandement de ses troupes dans

l'Amérique Septentrionale, et il vous honorera à votre départ du grade de maréchal de camp."

Montcalm appartenait à une illustre famille. Son éducation avait été très soignée. Son instruction était brillante et solide. Entré à quatorze ans dans l'armée, il y avait poursuivi ses travaux intellectuels, tout en se dévouant avec ardeur à son art, qu'il aimait passionnément. L'étude des langues lui était chère. Du camp d'Otrebach il écrivait à son père en 1734 : " J'apprends l'Allemand.....et je lis plus de Grec, grâce à la solitude, que je n'en avais lu depuis quatre ans." Cet érudit qui savait le grec et l'allemand, ce vaillant qui, dans une affaire, se voyait décoré de cinq coups de sabre, était un grand chrétien, un bon père et un époux fidèle. Il s'était marié à la petite nièce de cet intendant Talon, dont l'administration donna un si vigoureux élan à la colonie. Nous aimons ce rapprochement de deux noms que la paix et la guerre ont fait briller de tant d'éclat dans notre histoire nationale. Le cœur et l'âme de Montcalm se peignent dans ces mots qu'il écrivait dans son journal au commencement de 1752 : " J'ai eu dix enfants, il ne m'en reste que six. Dieu veuille les conserver tous, et les faire prospérer et pour ce monde et pour l'autre."

Tel était l'homme que la Providence nous envoyait, pour illuminer d'un reflet héroïque les derniers jours de la France américaine. Depuis longtemps son âme était dévorée du désir de faire grand. Dans ce siècle de décadence et d'abaissement, il était resté fidèle au culte de la gloire, et le sang des anciens

preux n'était pas dégénéré dans ses veines. Bien des fois, des visions de bataille et de victoire avaient hanté ses nuits. Sous la tente solitaire du soldat, il avait senti d'immenses aspirations gonfler son cœur, et son imagination ardente avait rêvé souvent aux lauriers de Turenne et de Villars. Général en chef des armées du Roi en Canada, Montcalm touchait au but de ses légitimes ambitions. Il allait connaître les ivresses du commandement et du triomphe. Il allait connaître aussi quelque chose de plus grand et de plus beau : l'épreuve noblement supportée, la défaite glorieuse, l'angoisse, le sacrifice, l'isolement, l'abandon, la mort enfin, la mort du héros chrétien, tombant pour les foyers et les autels, et léguant son nom et sa mémoire à l'immortelle reconnaissance d'un peuple.

Montcalm arriva à Québec le 13 Mai 1756. M. de Bonnechose nous apprend qu'il avait occupé les loisirs de la traversée par la lecture de l'ouvrage que le père Charlevoix venait de publier sur l'*Histoire de la Nouvelle-France*. C'était un champ entièrement nouveau que celui qui allait s'ouvrir à sa valeur. Les lieux, la tactique, les moyens de transport, tout était contraste avec les guerres européennes auxquelles le général français et ses compagnons avaient pris part jusque là. "Étonnantes campagnes, dont aucune guerre d'Europe ne donne l'idée," s'écrie M. de Bonnechose. "Pour théâtre, des lacs, des fleuves, des forêts sans limites, succédant à d'autres lacs, à d'autres forêts, à d'autres fleuves. Pour armées, des troupes étranges; le highlander écossais, et le grenadier de France qui porte la queue et l'habit blanc,

combattent près de l'Iroquois et du Huron à la plume d'aigle. Tantôt la hache à la main, le fusil en bandoulière, les soldats de ces armées cheminent sous bois, tantôt ils portent à bras, au delà des rapides écumeux, les bateaux où ils se embarquent, et, l'hiver, des raquettes aux pieds, la peau d'ours au dos, ils suivent, sur la neige, des traîneaux de campagne attelés de grands chiens. Guerre remplie de surprises, de massacres, de combats corps à corps, dans laquelle les décharges de l'artillerie et le roulement des tambours répondent aux hurlements des Peaux-Rouges et aux fracas des cataractes." Ce tableau nous semble réellement *enlevé*. Il y a beaucoup de morceaux de cette force dans le livre de M. de Bonnechose.

Le nouveau général débute par un coup de maître. Sur la rive méridionale du lac Ontario, les Anglais avaient construit, sans aucun droit, le fort Chouaguen ou Oswego. Ce poste était pour eux très important. Montcalm décide de les en déloger. Il donne le change au comte de Loudoun, en simulant une attaque sur le lac Champlain, concentre secrètement au fort Frontenac trois mille hommes, soldats, miliciens et sauvages, traverse le lac sur des bateaux avec l'armée et l'artillerie, emporte le fort Ontario qui protégeait celui de Chouaguen, dresse ses batteries et ouvre le feu contre ce dernier, et force la garnison anglaise à capituler en se constituant prisonnière de guerre, le 14 août 1756. "Ils se sont rendus, écrit Montcalm à sa mère, au nombre de 1780, dont quatre-vingts officiers, deux régiments de la vieille Angleterre. Je leur ai pris cinq drapeaux, trois

caisses militaires d'argent, cent vingt et une bouches à feu, y compris quarante-cinq pierriers, un amas de provisions pour 3 000 hommes pendant un an, six barques armées et pontées depuis quatre jusqu'à vingt canons. Et comme il fallait dans cette expédition user de la plus grande diligence pour envoyer les Canadiens faire les récoltes, et ramener les troupes sur une autre frontière, du 15 au 21 j'ai démolé ou brûlé leurs trois forts, et amené artillerie, barques, vivres et prisonniers." Sur le lieu de sa victoire, Montcalm fit élever une colonne, avec les armes de France et cette inscription : " Manibus date lilia plenis." (Jetez des lis à pleines mains.) Eloquent et poétique emblème du triomphe de la France.

La nouvelle de ce grand succès excita un vif enthousiasme dans la colonie. On chanta le *Te Deum* à Québec, à Montréal et à Trois-Rivières, et l'on suspendit aux voûtes des églises les drapeaux conquis par Montcalm. Quant à lui, il écrivait modestement à sa femme : " Voilà une assez jolie aventure, ma très-chère, je vous prie d'en faire dire une messe dans ma chapelle ; j'ai encore un bon bout de campagne à faire. Je pars pour aller rejoindre avec un renfort de troupes le chevalier de Lévis au lac Saint-Sacrement, à quatre-vingts lieues d'ici. Je n'écris qu'à vous, à notre mère, aux Molé, à Chevert et aux trois ministres, à personne d'autre ; ma foi, suppléé-y, je suis excédé de travail : que ma mère et vous m'aimez, et que je vous rejoigne tous l'année prochaine. J'embrasse mes filles. On ne peut vous aimer plus tendrement, ma très-chère." Ces lettres font bien connaître le caractère du marquis de Montcalm.

Tout l'homme se trouve dans le court billet que nous venons de citer après M. de Bonnechose : foi sincère, activité infatigable, attachement absolu au devoir, tendre souvenir de la famille, des amis et du foyer absents.

A cet endroit de son récit, l'auteur s'arrête un moment, et consacre un chapitre aux relations de son héros avec les tribus sauvages. Il donne un aperçu du caractère et des mœurs des nations indigènes avec lesquelles les Français se trouvèrent en contact, et il prouve que les Indiens eurent toujours plus de sympathie pour ceux-ci que pour les anglais. Pour s'excuser de cette digression, d'ailleurs très bien venue, M. de Bonnechose écrit cette phrase, expression d'un sentiment si noble et si touchant : " Que le lecteur nous pardonne de nous être ainsi attardés : avant de raconter comment nos pères furent vaincus sur la terre d'Amérique, il était doux de dire combien ils y furent aimés."

M. de Montcalm comprit dès le premier jour toute l'utilité des auxiliaires indigènes, et s'étudia à gagner leur amitié. Il y réussit parfaitement, et leur inspira une confiance sans bornes. Ils furent d'abord charmés de ses manières courtoises, et de la bonne grâce avec laquelle il sut plier son caractère vif et impétueux aux habitudes indiennes. Puis, après ses premiers exploits, ils en vinrent à le considérer comme le génie même de la guerre et de la victoire. Le 16 juin 1756, Montcalm écrivait à sa mère : " Avec mes amis les Sauvages, souvent insupportables, il faut avoir une patience d'ange : depuis que je suis ici, ce

ne sont que visites, harangues et députations de ces messieurs : les dames des Iroquois, qui ont toujours part, chez eux, au gouvernement, en ont été aussi, et m'ont fait l'honneur de m'apporter un collier ; ce qui m'engage à les aller voir et à chanter la guerre chez eux." Ces bons rapports avaient pour effet de retenir les tribus dans l'alliance française.

La chute de Chouaguen avait frappé de terreur les colonies anglaises et excité un grand enthousiasme dans la Nouvelle-France. L'hiver suspendit les hostilités. On aime à se représenter l'état social du pays à ce moment, à évoquer devant soi les mœurs et les gestes de ces ancêtres héroïques dont le souvenir nous est resté si cher. La lettre suivante de Montcalm donne une idée piquante du joyeux hiver de 1756, alors que l'étoile de la France brillait encore d'un vif éclat au ciel américain, que le spectre de la famine ne s'était pas encore levé sur les bords du Saint-Laurent, et que l'espérance était encore permise aux défenseurs de la colonie. "Pour ma part, écrit le général à sa femme, trois grands beaux bals jusqu'au carême ; outre les dîners, de grands soupers de dames trois fois la semaine ; les jours des prudes, des concerts ; les jours des jeunes, des violons de hasard parce qu'on me les demandait : cela ne menait que jusqu'à deux heures après minuit, et il se joignait, après souper, compagnie dansante, sans être priée, mais sûre d'être bien reçue, à celle qui avait soupé." Comme on le voit, Québec a été, de tout temps, la ville de la gaieté et du plaisir.

Mais au milieu de ces divertissements où l'on se reposait des marches et des combats, les chefs de la

colonie mûrissaient leurs plans et préparaient la campagne de 1757. Durant l'hiver même, on avait lancé contre les anglais d'heureuses expéditions. A l'ouest, des partis de canadiens et de sauvages avaient porté le carnage au cœur même de la Nouvelle-Angleterre. A l'est, Rigaud de Vaudreuil, à la tête de quinze cents français, canadiens, et sauvages, était allé en plein février, par un froid de 15 à 20 degrés, battre la campagne jusque sous les murs du fort William-Henry et ravager toutes les dépendances de cette place. Ces incursions hardies n'étaient que le prélude du grand coup que l'on voulait frapper en 1757.

Le fort William-Henry était considéré comme l'une des clefs des possessions anglo-américaines. Situé à la tête du lac Saint-Sacrement, qui se déverse dans le lac Champlain, il commandait la route d'Albany et de New-York. On résolut de s'en emparer. Dès les premiers jours du printemps les préparatifs commencent. Tout s'ébranle sous la direction de Montcalm et de ses habiles lieutenants. Le 22 juillet, la concentration de l'armée s'opère à Carillon. Le 3 août le siège est ouvert. Montcalm n'avait que six à sept mille hommes, lorsque pour investir le fort il lui en aurait fallu vingt mille. Le brave lieutenant-colonel Monroe défendait la place avec une garnison de deux mille cinq cents hommes ; le général Webb se trouvait à quelques lieues de William-Henry, au fort Lydius, avec six mille soldats. Monroe comptait sur le secours de cette armée, et Montcalm avait pris ses mesures pour la recevoir. Il avait placé Lévis sur la route du fort Lydius afin de barrer le passage aux ennemis. Webb ne bougea pas. Le siège

fut poussé avec une telle vigueur, que le 9 août, Monroe, désespérant d'être secouru, arbora le drapeau blanc, et capitula. Deux mille cinq cents anglais s'engageaient à ne pas combattre la France pendant dix-huit mois : quarante-trois bouches à feu, trente-six livres de poudre, une grande quantité de projectiles, des vivres pour nourrir l'armée six semaines, et vingt-neuf petits bâtiments tombèrent entre les mains des français. Tels étaient les fruits de cette brillante victoire.

Un incident déplorable, qu'on a voulu tourner contre la gloire de Montcalm, troubla la joie des vainqueurs. Qui ne connaît ce sanglant épisode sur lequel M. Fenimore Cooper a bâti son roman : *Le dernier des Mohicans* ? Les Sauvages, rendus furieux par l'eau-de-vie que les anglais eux-mêmes avaient eu l'imprudence de leur verser, se précipitent sur la garnison en retraite, pillent les bagages, et enlèvent une cinquantaine de chevelures. Ils auraient fait un plus grand nombre de victimes, si Lévis, Montcalm et les officiers français ne s'étaient interposés entre les fuyards et les sauvages, et n'étaient parvenus à force de promesses et de menaces, à suspendre le massacre. Plusieurs de nos grenadiers furent blessés, en protégeant les soldats anglais. Montcalm voulut lui-même rendre compte au général Webb de ce triste incident, et mettre dans leur vrai jour les circonstances qui l'avaient accompagné. "Vous savez, lui écrivit-il le 14 août, quatre jours après l'évènement, vous savez ce que c'est que de contenir deux mille sauvages, de 33 nations différentes. Je n'en avais que trop de crainte, que je n'avais pas laissé ignorer au

commandant du fort. Je m'estime heureux que le désordre n'ait pas eu de suites aussi fâcheuses que j'étais en droit de le craindre. Je me sais gré de m'être exposé personnellement, ainsi que mes officiers, pour la défense des vôtres, qui rendent justice à tout ce que j'ai fait dans cette occasion." (1) Voilà la prétendue perfidie de Montcalm ; voilà ce qui a servi de thème aux variations romanesques de M. Fenimore Cooper, ainsi qu'aux tirades anti-françaises de l'historien Smith, et du touriste Carver. L'histoire impartiale a fait justice de ces accusations passionnées ; il est inutile de les réfuter davantage. [2] "Montcalm, s'écrie M. de Bonnechose, n'est-il pas assez défendu par sa vie et par sa mort ? dans cette fatale journée du 10 août 1757, il n'a rejailli sur lui d'autre sang que celui de ses grenadiers blessés à ses côtés en sauvant les Anglo-Américains."

THOMAS CHAPAIS.

(à continuer)

(1) *Le Marquis de Montcalm*, par le P. Martin, p. 129.

[2] Bancroft, qui n'est pourtant rien moins que francophile, exonère complètement les français. "Vingt personnes, dit-il, peut-être trente, furent massacrées, tandis qu'un grand nombre furent faites prisonnières. Officiers et soldats, s'enfuirent dans les bois, dans le fort, dans les tentes des français. Pour arrêter le désordre, Lévis se précipita au milieu du tumulte, bravant mille fois la mort. Les officiers français reçurent des blessures en protégeant les captifs....." "Tuez-moi," criait Montcalm, recourant à la prière, à la menace, aux promesses ; "mais épargnez les anglais qui sont sous ma protection," et il pressait les troupes de se défendre elles-mêmes."—*Histoire des États-Unis*, vol. 6, p. 119.

AVIS.

Nous prions les personnes qui n'ont pas encore payé le montant de leur abonnement aux "Nouvelles Soirées Canadiennes," de vouloir bien nous faire tenir ce montant sous le plus court délai possible.

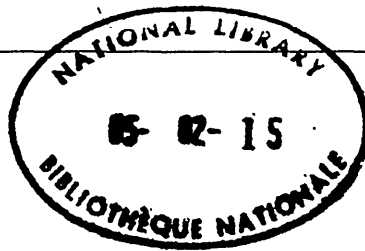
Nos abonnés ne devront envoyer d'argent, par la poste, que par lettre enregistrée.

LOUIS-H. TACHÉ,
ADMINISTRATEUR,
Québec.

NOUVELLES SOIREEES CANADIENNES

COMITÉ DES COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,	JOS. TASSÉ,
J. C. TACHÉ,	L'ABBÉ J. C. K. LAFLAMME,
L'HON. A. B. ROUTHIER,	L'ABBÉ BRUCHÉSI,
ÉRNEST GAGNON,	A. N. MONTPETIT,
ARTHUR DANSEREAU,	L. P. LEMAY,
HECTOR FABRE,	E. GÉRIN,
OSCAR DUNN,	A. GÉLINAS,
N. FAUCHER DE ST-MAURICE,	ALPH. LUSIGNAN,
LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE,	T. P. BÉDARD,
BENJAMIN SULTE,	PHILÉAS HUOT,
ARTHUR BUIES,	J. A. CHAGNON,
ALFRED GARNEAU,	EUD. EVANTUREL,
JOS. MARMETTE,	J. B. CAOQUETTE,
NAPOLEÓN LEGENDRE,	THOS CHAPAIS,
M. J. A. POISSON,	J. E. PRINCE,
A. ACHINTRE,	JAS. PRENDERGAST.



A V I S .

Le retard apporté dans la publication des derniers numéros des "Nouvelles Soirées Canadiennes" est dû à l'absence du Directeur de la Revue pendant les derniers mois.

Les trois numéros d'Octobre, Novembre et Décembre sont sous presse et paraîtront en un seul fascicule dans les premiers jours de Janvier.

Ces livraisons contiendront entr'autres matières, un travail important du Dr. J. C. Taché dont le nom a été si intimement lié aux premières "Soirées Canadiennes." Ce travail sera doublement intéressant au point de vue historique et légendaire, et nous engageons les personnes qui désireront se le procurer, de s'abonner au plus tôt aux "Nouvelles Soirées Canadiennes."

Sur réception de \$3.00 par lettre enregistrée, nous adresserons la série complète de la première année de notre Revue.

L'ADMINISTRATEUR